

le PARIS

LES ARTS * LE MUSIC-HALL * LE CIRQUE * LES CABARETS



AU MUSÉE GALLIERA

“ LES PARISIENNES ”

ont heureusement inspiré
les “ Peintres témoins de leur temps ”

LE thème du 7^e salon des « Peintres témoins de leur temps » (1), « Les Parisiennes », est déjà un gage de succès renouvelé. Toutes les œuvres exposées, lit-on dans la préface du catalogue, « ont été faites spécialement pour cette exposition » et bien entendu dans un esprit figuratif. Sage et opportune décision, car de même qu'il y a une syntaxe et un vocabulaire du langage écrit ou parlé, de même il y a une syntaxe des formes aussi nécessaire que la première : elle est la charte de ce salon, attaché à la forme dans son inépuisable diversité, mais repoussant toute formule. Ainsi rencontre-t-on ici le peintre naïf Déchelette avec une composition à très nombreux personnages, pareils à

des poupées, et proposant une « Synthèse des femmes de Paris », anodine en fait. En contrepartie d'esprit et d'exécution la corpulente concierge de Michel de Gallard affirme une présence expansive autoritaire, mais non « parisienne » au sens prévu. Au contraire, Yvette Alde, avec sa « Soirée de gala à l'Opéra » nous introduit dans le temple des plus attirantes manifestations chères aux Parisiennes. Le brouhaha qui emplit rituellement le vaste monumental et décoratif de l'escalier fameux manque et la spectatrice symbolique d'Yvette Alde semble fuir un spectacle ennuyeux.

Après ces exemples typiques il suffit de noter les exposants les plus représentatifs, en partant de la première salle. Voici Carzou qui met les Tuileries en cage,

comme il l'a fait pour d'autres monuments; Ubéda, Lelong et Guignebert, enclins au colorisme, lequel semble pourtant passer de mode; Montané, Charlot (rythme originalement cadencé); Guirmand, Savin, Bernard Buffet et ses deux « Parisiennes » d'une anxiété muette et tendue; Planson, Simon-Auguste, Zendel, Hambourg, Fontanarosa et ses délassements champêtres. L'« Avocate » de Louis Mazot a grande allure : on lui confierait sa cause le cas échéant. Chièze et Thiout s'en tiennent à des ébauches; les « Petites Vieilles » de Mac Avoy sont pathétiques plus que pitoyables. Avec « le Joli Modèle » on retrouve le Goerg narquois, ambigu, malicieux, le personnage principal donnant une unité complexe aux contradictions physiognomiques qui l'environnent.



Marcel Gimond :
« Portrait de jeune fille »

Salle 11 : Commère et Buffet

Face à face, au milieu de cette salle, Commère et Buffet synthétisent les deux pôles de ce Salon. Le vaste et ombreux paysage de Commère invite au repos méditatif; après sa remarquable exposition à la galerie de Groote, il confirme son grand talent comme paysagiste, sans faire oublier les autres genres où il n'excelle pas moins. Bernard Buffet, son vis-à-vis, est modestement représenté par deux visages féminins, extraordinairement expressifs d'interrogations muettes qui nous associent à leur tourment. Pollet et Papart précèdent le sensible Pressmane et ses deux jeunes femmes à la fenêtre dont le maintien tout simplicité s'accorde à la tendre finesse de leur visage. Du jeune et modeste couple d'amou-

reux peint par Marcel Vertès émane une émouvante et pudique sincérité passionnelle. De Desnoyer une vue multicolore et grouillante de « la Fête du Trône »; puis voici Raffy le Persan, tendrement anecdotique; Verdier et l'imprévu pittoresque de son « Marché aux puces »; Héraud et ses deux garçons, curieux et méfiants dans leur curiosité de découverte à Saint-Germain-des-Prés dont Fr. Smith évoque, d'autre part, les terrasses animées.

J.-P. Alaux, Vinay, Baboullène, Neillot, Ardenne, Maurice Fleury, encore que le temps nous presse, nous happent au passage, freinant notre besoin d'air frais que nous promet enfin la porte proche.

La sculpture

Les sculpteurs sont peu nombreux mais de qualité le plus souvent. En premier lieu Gimond s'impose et son portrait de « Jeune Parisienne » est l'œuvre maîtresse de tout le Salon. L'élégance des proportions, la beauté des profils et la simplicité des plans imprègnent le bronze d'une grâce dont le naturel et le caractère avenant accroissent l'emprise sur notre sensibilité et sur notre admiration. Deux autres portraits attestent également le grand et incomparable talent de cet artiste.

Deux groupes, chacun de deux jeunes femmes debout et drapées, nous arrêtent dès l'entrée de la salle suivante : l'un par Lucien Gilbert, d'un sens plastique éprouvé et sévère; l'autre de Volti, d'une élégance recherchée. La femme debout de G. Oudot, ôtant sa dernière lingerie par-dessus la tête qu'elle cache, présente un hanchement gracieux dans une attitude originale et imprévue. Enfin l'étrange « Parisienne au bouquet » que Marcel Gili a dédiée à Christian Dior atteste une fois de plus les ressources d'imagination plastique de cet authentique sculpteur.

A.-H. MARTINIE.

(1) Mars-mai 1958. Au profit de la Maison nationale de retraite des artistes de Nogent-sur-Marne.

Gigantesque escroquerie à Buenos-Aires

Deux bijoutiers d'origine parisienne disparaissent avec 400 millions

De notre envoyé spécial Pierre BRISARD

BUENOS-AIRES. Les frères Jean-Pierre Stad — 33 et 29 ans — joailliers et hommes d'affaires d'origine française, très connus dans la capitale argentine, viennent de provoquer un immense scandale en disparaissant avec 40 millions de pesos (400 millions de francs), ainsi que *LE PARISIEN* libéré l'a annoncé.

Leur boutique de la Calle Florida — la rue de la Paix de Buenos-Aires — est restée fermée hier. Le père de Charles et Jean-Pierre Stad était un diamantaire qui possédait des magasins à Cannes, à Evian, à Vichy et à Paris. Il s'installa en Argentine en 1941, lorsqu'il dut quitter la France à la suite des persécutions raciales.

M. Stad père avait une haute réputation d'intégrité. Ce qui rend plus étrange et plus spectaculaire à la fois le geste de ses deux fils, qui laissent plus de 300 épargnants ruinés. Jean-Pierre a abandonné sa femme enceinte et ses deux enfants en bas âge. Charles a emmené, par contre, son fils et sa fille dans l'aventure; il vivait depuis quelque temps séparé de sa femme.

La décision du juge d'instruction inculquant les frères Stad d'escroquerie et d'abus de confiance a retenti comme un coup de tonnerre à Buenos-Aires, où les deux hommes étaient très connus. Charles Stad promenait sa mince silhouette dans tous les endroits à la mode, où son éternel œillet à la boutonnière était célèbre. Il « flirta » un mo-

ment avec le péronisme, prenant à cette occasion la nationalité argentine, alors que son frère restait Français.

Les deux frères avaient, ces dernières années, largement dépassé le cadre de l'industrie joaillière familiale. Des pages entières de publicité dans les quotidiens argentins annonçaient les emprunts de la « Stad International », qui s'occupait d'importation de camions automobiles.

Chaque mois, les frères Stad payaient les intérêts de leurs emprunts, rubis sur l'ongle, jusqu'au 28 février dernier, où ils disparurent.

L'enquête montra que, dans la nuit, ils vidèrent tous leurs comptes en banque et leurs coffres-forts, frêtèrent un avion-taxi à l'aéroport de Buenos-Aires. Ils emportèrent en même temps 50 millions de bijoux de leur magasin — y compris ceux que leurs clients avaient laissés en réparation...

Mais le pilote de l'avion-taxi qui les emmena à Montevideo assure que les deux escrocs n'avaient, avec eux, que deux légères valises, fouillées d'ailleurs à l'arrivée par les douaniers de Montevideo. Les bijoux et l'essentiel de la fortune des frères Stad seraient donc toujours en Argentine où la police les recherche activement. On soupçonne que les deux hommes tenteraient de faire parvenir leur fortune à Paris, où ils viendraient eux-mêmes se réfugier.

© A.F.P. et « LE PARISIEN libéré ».

Après une vaine te

M. Irr a p avec sa fille pe

Une scène déchirante s'est jouée hier matin sur la place d'un petit village limousin, bouleversant tous les habitants d'Aixe-sur-Vienne : M. Jean Irr s'est soudain trouvé en présence de sa fille Elisabeth. Et ce n'est qu'après toute une journée faite d'incidents particulièrement pénibles, de démarches vaines, d'anxieuse attente, qu'il a pu avoir un entretien d'une demi-heure avec elle.

M. Jean Irr est ce père infortuné qui, depuis trois mois, tente de reprendre à son foyer l'enfant dont il ignore le sort pendant presque douze ans et dont il apprit soudain qu'elle

était considérée comme « abandonnée » à l'Assistance publique.

L'opinion, naturellement émue par ce pitoyable drame, n'a pas oublié les circonstances dans lesquelles M. Irr découvrit une première fois la trace d'Elisabeth. Elle se souvient aussi de la manière dont l'enfant fut retirée — littéralement « enlevée » — à la nourrice qui l'avait recueillie. Un mur de silence fut dressé autour d'Elisabeth; aux appels poignants d'un père malheureux, à l'inquiétude d'une opinion publique prompt à s'émouvoir, l'Assistance publique répondit qu'elle seule pouvait être juge du véritable intérêt de l'enfant.

La jeune fille criait : « Ca

LIMOGES. Un nouvel épisode de la douloureuse affaire de la famille Irr s'est joué, hier matin, dans le petit village d'Aixe-sur-Vienne, à une dizaine de kilomètres de Limoges.

Il était environ 11 heures du matin, la place de l'église était déserte sous les rafales de neige quand une automobile immatriculée dans la Seine s'arrêta devant le porche; les voyageurs s'engouffrèrent dans l'édifice. Quelques minutes plus tard, l'office terminé, les fidèles sortaient. Une quarantaine de jeunes pensionnaires de l'établissement religieux « le Sauveur » se mettaient en rang sous la direction de deux religieuses. Soudain, les deux hommes venus en automobile sortirent à leur tour de l'église et s'approchèrent des sœurs du pensionnat, s'efforçant de tirer à l'écart une jeune fille blonde qui se trouvait dans la file.

Aussitôt, l'une des surveillantes s'interposa. Un petit groupe se forma. Les uns retenaient Elisabeth, les autres, la tirant. On entendait

eu pour premier résultat de fermer hermétiquement à tous les portes des autorités religieuses et civiles. C'est ainsi que la supérieure de l'institution « le Sauveur » refusa

SON BEAU-FRÈRE

ÉTAIT PLUS RI

Il l'abat d'un

SAINT-BRIEUC (cor. part.). — André Flageul, 51 ans, ouvrier électricien à Pierneuf (Côtes-du-Nord), ne pardonnait pas à son beau-frère Raymond Giachello, 57 ans, d'être plus riche que lui. Et pourtant Giachello avait fait preuve de compréhension à son égard. Flageul, ivrogne, s'étant trouvé sans emploi il y a trois mois, Giachello le prit à son service.